

Cartes postales d'écrivains suisse

Autor(en): **Orelli, Giovanni / Loetscher, Hugo / Laederach, Monique**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **34 (1998)**

PDF erstellt am: **26.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-265670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CARTES POSTALES D'ECRIVAINS SUISSES

Lettera da....

Questo 1998 è anche l'anno di Giacomo Leopardi, 1798-1837. In questi ultimi anni, la quotazione del poeta, in particolare del poeta "qui fait chanter les idées", è di molto salita in Italia: giustamente. È soprattutto in corso la crescita di stima per il filosofo.

E all'estero? Non ho bisogno di raccomandare ai romandi la lettura di Sainte-Beuve, *Portrait de Leopardi*, Paris, Ed. Allia, 1994, dove si mostra come il Sainte-Beuve aveva quale informatore un convinto ammiratore del Leopardi, lo svizzero Louis de Sinner, 1801-1860. Il risultato è che "Leopardi était pour Sainte-Beuve ce qu'il est effectivement pour beaucoup d'entre nous: non simplement un grand poète et un grand penseur, mais encore une présence familière et amie, un génie bénin et fraternel dans la souffrance, non moins qu'un modèle dans la méditation" (così M.A. Rigoni nella prefazione).

Mi pare invece utile segnalare che, in occasione dell'ultima seduta annuale della "Dante Alighieri" avvenuta proprio a Lugano alla fine di settembre del '97, il linguista Giovanni Nencioni, fiorentino, proprio dal Leopardi partì per una raccomandazione maestra circa l'insegnamento delle lingue nella scuola.

Questione che tutti sanno quanto importante sia nella Svizzera "plurilingue". Nello *Zibaldone*, vasta raccolta di pensieri leopardiani, sotto la data del 26 giugno 1821 – ma non è questo il solo luogo –, il Leopardi precisa la sua distinzione tra *termini* e *parole*. I termini delle scienze, a differenza delle parole (ricche di polisemia e di aloni connotativi e metaforici) erano per Leopardi rigorosamente monosemici...

Studiare brevemente i termini dunque, per intenderci nella conversazione con altri popoli (il *basic english?*), senza dimenticare, come un po' troppo si fa, oggi, le parole, il parlar materno con tutto quanto gli sta dietro.

Giovanni ORELLI

Die Schweiz braucht eine Vision – unüberhörbar war der Ruf, als es galt, die Siebenjahrhundertfeier zu organisieren. Unübersehbar aber der Unterschied zwischen dem Anlass, den es zu feiern galt, und der Feier selber:

Damals rebellierten Bauern in der Innerschweiz gegen die oesterreichische Bevormundung; um ihre Sache zu beschwören, trafen sie sich heimlich auf der Rütliwiese. Siebenhundert Jahre später hatte man eine Wiese, die sich vorzüglich eignete für einen Eid. Die Frage war nur, was sollen wir beschwören. Die Infrastruktur war da, aber wozu sollte sie dienen; die Verpackung stand bereit, bestes *design*, nur wusste man nicht, was verpackt werden sollte.

Umso lauter der Ruf nach einer Vision statt die Widersprüche aufzudecken zwischen dem, was wir leben, und dem, was wir von uns halten.

Was mir dringlich schien und scheint, ist: *Sois banale*, Helvetia. Abenteuerlicher als Visionen zu entwerfen, war, sich an die unmittelbare Realität zu halten, ob an die aktuelle oder an die historische. Was sich da offenbaren sollte, war so überraschend und entlarvend, dass manche meinten, die Schweiz sei daran, die Unschuld zu verlieren, als ob sie die zu dem Zeitpunkt noch besessen hätte.

Was, wenn wir das würden, was wir uns rühmen zu sein, Realisten, was wir aber nicht sind, sobald es um unser Selbstverständnis geht. Da ziehen wir es vor, Visionen durch Visionen zu ersetzen, bis uns dann nicht nur die Vergangenheit einholt, sondern auch die Gegenwart.

Sollte diese Vorstellung von Realismus bereits wieder eine Utopie sein?

Hugo LOETSCHER

La Suisse en deshérence.

Les mots terminés par –ence ou –ance ont toujours fait le bonheur des poètes, surtout de ceux qui cherchaient à leurs vers une musique un peu solennelle. Du “silence” aux “résonances”, ils cultivent “l’efflorescence”, et préfèrent “espérance” et “repentance” à “espoir” et “repentir” parce qu’ils sont poudrés d’une sacralité mieux rehaussée.

“Un bélier, avec nous, descend vers la mouvance”, écrit par exemple l’un de nos poètes actuels.

Mais maintenant, c’est la Suisse tout entière qui se fait résolument poétique: le synonyme de “neutralité”, c’est désormais “innocence”; et le maudit “or juif” est devenu ce sussurement de confessionnal que sont les “biens en deshérence”.

Le processus nous vient de la rhétorique, et, bien sûr, les théologiens en ont fait leur miel. “Pour éviter que les vérités manifestes ne soient lassantes, écrit saint Augustin, elles ont été recouvertes d’un voile, tout en demeurant identiques, et deviennent ainsi des objets de désir.”

“Objets de désir” est sans doute excessif pour ce qui concerne la deshérence; mais pour l’innocence, l’astuce a fonctionné: notre neutralité est pour un grand nombre d’Helvètes la preuve même de notre innocence.

Seulement: *qui* était neutre? Même pas le papier constitutionnel où s’est écrite cette position. Et surtout pas les banques – nous le savons désormais. Ni les autorités: elles l’ont abondamment démontré jusqu’à ces toutes dernières années en traitant pis que pendre tous ceux qui – après Peter Surava, après Grüninger, après Maurice Bavaud – ont été des épines dans leur conscience: Niklaus Meienberg, Richard Dindo, Frisch et Dürrenmatt pour ne citer que ceux-ci.

Quant à “deshérence”, le voilement qu’il représente est aussi scandaleux que le mot “holocauste”. Selon le dictionnaire, c’est que les héritiers sont absents. Or, nous savons maintenant qu’il n’en est

rien, que quantité d'héritiers au contraire ont tenté sans succès de rentrer dans leurs droits depuis cinquante ans...

Les banques avaient conclu en 1946 des accords financiers par lesquels elles croyaient s'être lavé les mains. Mais les voiles peu à peu tombent. En même temps, les sommes en négociation pour racheter l'innocence augmentent vertigineusement. A combien de milliards en est-on actuellement? Todorov compare la "vérité manifeste" cachée par la rhétorique sous ses voiles à une femme. Et: "A force de lui enlever des voiles, la femme se trouve nue, et il ne lui reste qu'une seule profession à pratiquer", remarque-t-il.

Cela fait cher la passe. Et la rend très amère pour ceux qui ont toujours eu le goût de la vérité.

Monique LAEDERACH

Je n'écris pas de cartes postales. Mais puisque tu les collectionnes sur ton vieux tourniquet de fer dangereusement placé à côté de la cuvette des wc (on s'oublie un peu trop longtemps à les consulter), en voici une. Je te l'envoie de mon pays natal où je reviens quelques fois en touriste. Elle est blanche comme neige, rouge comme le sang, noire comme le charbon: c'est une carte postale sans image. Il faut donc que j'en dessine une. Hélas, je ne sais pas dessiner. Alors imagine: tout d'abord un lac auquel il n'y a pas le feu; n'importe quel lac (peu importe sa *Muttersprache*) mais où naviguent encore quelques uns de ces superbes bateaux à aubes à l'étrave pointue dont l'impérieuse et pacifique sirène résonne entre les montagnes. Tu crois imaginer un cliché, mais ici les clichés équivalent à la réalité. Hier, je suis monté à bord d'un de ces bateaux afin de me rendre sans nécessité d'une ville à un bourg. Tout ce que j'entreprends à présent en Suisse relève du plaisir, non de la nécessité. Je m'y applique. Je franchis donc la passerelle et op! en quelques secondes, je fais un saut de quarante ans. Me voici en enfance – mêmes effluves, mêmes couleurs, même décor, aucune altération due à l'âge, sauf que la belle dame qui m'accompagnait jadis sur les eaux vertes, ma mère, n'est plus là. Instinctivement, je me dirige aussitôt non vers les ponts, ni vers la proue (ce que font la plupart des enfants et des adultes) mais au bord de cette fosse d'où s'élève une odeur d'huile chaude, de fer frotté et de peinture, cette fosse magique où la machinerie d'Oerlikon propulse devant tout un chacun des énormes bras d'acier luisants et met en branle les deux roues et leurs aubes rouges. Imagine, écoute et vois: hurlement de la sirène, raclement métallique de la passerelle qu'on tire sur les tôles, quelques appels puis, lentement, très lentement, anthropomorphisme magique et silencieux, les bras géants surmontés de transparentes burettes d'huile tournent sur leurs axes d'avant en arrière, d'arrière en avant, comme des boxeurs mythiques, mouvement de gigantomachie qui s'accélère à mesure que le vaisseau prend le large et de la vitesse. Jadis, hypnotisé, je passais le voyage les yeux rivés à l'activité obsédante, presque monstrueuse et

cependant tranquille de la bête humaine; hier, tout aussi fasciné, je suis resté au bord de la soute médiane, l'âme du navire, appuyé à la palissade de fer à regarder les bras et les pistons travailler, penché sur le mystère d'une fascination sans cesse renouvelée. Soudain, un mécanicien apparut. Quand il surprit mon regard de voyeur posé impudiquement sur l'humanité exhibitionniste de "sa" machine, il se retira aussitôt. Sur les paquebots, la machinerie est prisonnière à fond de cale; sur nos vieux bateaux lacustres, elle est visible. Elle devient même le symbole d'une puissance digne d'être montrée car, grâce à sa force pacifique, elle guide les êtres jusqu'au cœur limpide de la beauté. Tu ne le sais pas parce qu'en France, on sait peu de chose de la Suisse, mais il existe dans ce petit pays une pulsion double: cacher et montrer. La première pulsion jusqu'alors l'emportait. Elle l'emporte encore souvent et l'on comprend pourquoi. On se demande si un jour, la machinerie helvétique dissimulée dans les soutes opaques de l'illégitimité honteuse montrera fièrement une machine aussi bien huilée que celle des vieux bateaux à aubes. Voilà à quelles spéculations les évocations vagues du passé et les vagabondages rêveurs du présent peuvent conduire un faux touriste qui voyage en zigzag dans les méandres de ses origines et se résout, par amitié, à accomplir une tâche qu'il déteste: écrire une carte postale. Demain, je t'en enverrai une seconde pour ton tourniquet: elle sera toute blanche, donc chargée de signification; puis après-demain, inch Allah, une toute noire, pareille aux ténèbres qui ont si longtemps régné dans nos coffres forts. Et puisque tu es si gourmande, je te ramènerai aussi une boîte de Frigor et une bouteille d'eau de vie de poire du Valais que nous boirons ensemble. De ce lieu pétri de contradictions ancestrales, où même les montagnes sont abstraites tant qu'on ne s'encouble pas dans leurs pierriers, je t'embrasse affectueusement.

Claude DELARUE

A propos du 4 juillet 1987

Sur le tableau de bord, il contrôle la température extérieure. Tandis que la voiture grimpe vers le col, l'affichage descend jusqu'à zéro degré. La radio vient de recommander la prudence. "A l'orée des forêts, risque de verglas". Le soleil rose est sorti de derrière les Alpes, puis a fait mine de se recoucher derrière une montagne plus haute. Finalement, le disque plein semble immobile comme l'anticyclone. Depuis dix jours, la carte de l'Europe déborde de signes positifs.

Col du Mollendruz, altitude 1200 mètres. Quand il sort de la voiture, il mesure l'épaisseur de la neige, sa dureté. Il chausse ses skis et part seul sur la trace. Son premier but, marqué à 14 kilomètres: col du Marchairuz. Il prévoit trois heures par les combes du flanc nord. Puis encore 19 kilomètres jusqu'à la Givrine. Là-bas en fin d'après-midi, il prendra le petit train rouge pour retrouver la civilisation.

La piste est dure et même gelée dans les endroits trop exposés pendant la journée. Entre les sapins, le soleil n'arrive encore que par intermittence. Le froid pétrifie le silence de la nature.

Il n'étend que la vibration de la pointe des skis quand il les met en ciseaux dans une pente trop raide. Il est le premier à suivre aujourd'hui ce parcours. Pas de sac à dos, pas de pantalons moulants ni de lunettes spéciales. Des gants de laine, une veste sans couleurs vives, pas de bonnet, des blue jeans retroussés aux chevilles. Ses skis d'un modèle ancien glissent en cadence, ses genoux et ses bras vont et viennent, à rythme lent mais décidé.

Les avions de ligne font au ciel de courtes queues de comète que le bleu efface tout de suite. Un homme seul suit une trace de 33 kilomètres sous la crête du Jura. Vu des hublots de la carlingue, c'est un point foncé dans la blancheur piquetée de sapins. Peut-être qu'ailleurs on distingue un autre homme solitaire, perdu dans le rythme de ses bras, enfoncé dans son bilan quotidien?

Il ressasse ce paysage qu'il aime plus que tout, la permanence de ces lieux, l'immobile beauté de son Jura. Sa vitesse s'accélère dans une courte combe. Il s'arrête en bas, écoute un paquet de neige qui se détache d'un sapin. Et la branche, déchargée, remonte d'un coup. Il revient sur une pensée qui l'a traversé hier: ne pas exagérer, ne pas se retrouver en porte-à-faux par rapport aux gens de ce pays. Ceux qui ont tenté cette voie s'y sont suicidés.

Il arrive en haut de la combe suivante. Sur un mur de pierres sèches qui délimite le pâturage enneigé, une plaque métallique, apposée le 4 juillet 1987 par l'amicale des soldats de la dernière guerre mondiale, glorifie "La Mob", c'est-à-dire la mobilisation. Son pays continue de fêter le début de la guerre. Quatre juillet, il voit la scène: une "torée" avec des cervelas grillés, du blanc dans des petits verres, un discours patriotique.

Le skieur ne s'arrête pas, ne crache pas sur ce mensonge affiché, ne dépose pas de branche de sapin au soldat inconnu jamais tombé, tente de ne pas exagérer le malaise qui le prend quand il pense à la bonne conscience de cette génération. Et à sa conscience à lui qui aime cet endroit et comprend qu'on ait eu envie de le défendre.

Mais contre les Juifs?

Il n'est qu'un point qui avance dans le blanc. Sans s'arrêter, le skieur sort de sa poche un petit bâton de céréales comprimées qu'il mord d'un coup sec. A ce rythme-là, il sera en avance ce soir, à l'autre bout de la chaîne.

Daniel de ROULET

Nos Goldonis

Ussa eis ei clar: ils famus Goldonis ein spari. Sco ei para, per adina. Las retschercas ein fatgas minuziusamein. Claudio Vincenz ha ditg fatg da detectiv per bibliotecas ed archivs entuorn e schizun fatg il docter sudlunder. Nuot ei vegniu neunavon. Ni peil ni palegn. Sche ils manuscrets dorman aunc enzanua el stgir: las letgas che enzatgi anfli els e sappi da tgei che ei setracta ein minimalas.

Il sulet Goldonian ni silmeins Goldoniesc che nus havein e che suera ferm da Theodor de Castelberg ei il cuort fragment da *La vieuva lestia – la vedova scaltra* en tom 1 dalla *Chrestmomathia. Il servitur de dus patruns*, publicaus en las *Annalas 7* da P.A. Vincenz ei en la fuorma leu presenta segir buca da de Castelberg. Da tut la gloria dils Goldonis en Surselva entuorn 1800 resta pia nuot auter che ina introducziun e 5 scenas. Pertgei ils Goldonis a Mustér – en Claustra ni giu vitg – en translaziun ed adaptaziun da Theodor de Castelberg: quei fuss stau in material exquisit per studegiar in spazi real dil teater popular ed ils spazis imaginaris d'in arranschader original.

Mo plonscher gida nuot. Spons ei spons e piars ei piars. E tuttina: tgi less buca saver, tgei storschas e midadas che la cumedia dalla vieuva lestia ha fatg denter 1748 e 1800, denter Pisa e la Surselva? Co ils quater pretendents nobels daventan ils “quater titabotschs”, co Arlecchino semida en Marzell servitur e Rosaura taliana en Rosaura romontscha? Tgei spass che ins saveva far a Pisa ni a Venezia, e tgeinins che ils giuvens sursilvans preferevan da presentar e raquintar a lur public indigen duront ils dis da tscheiver? Damondas sin damondas che fussen in deletg d'eruir - sche mo nus havessan manuscrets e documents che dessan risposta. Ozildi codifichain ed archivein nus mintga toffa. Pli baul svanevan las caussas in tec alla gada, mo senza retegn. Gl'emprem si sur combras. Silsuenter ord la memoria. Finalmein els rumians.

Nos Goldonis romontschs stuein nus probabel strihar ord nossas marveglias. Els ein i en malura. Tenor la regla: quei ch'ins fa buca da bunura ei surschau alla malura.

Iso CAMARTIN

Pully-Nord ou Pully-Village

Mystère du premier pas. Infime et stupéfiante nécessité des commencements: si je prétends ce matin conquérir les déserts ou les îles, les pôles ou les abysses, je dois d'abord me rendre à la gare la plus proche; pour me rendre à la gare la plus proche, je dois au préalable sortir de chez moi – donc traverser l'espace de ma chambre; à cette fin, je dois impérativement quitter mon lit, glisser la jambe hors de mes draps. Ainsi de suite.

Oui, cet humble commencement de la plus vaste entreprise, pour peu qu'on y songe, est un vrai mystère. Zénon, ce philosophe d'une époque lointaine, où la philosophie parlait simplement des choses simples, se demandait à juste titre comment diable une flèche, projetée dans l'espace par un tireur à l'arc, pouvait un beau jour atteindre son but: avant d'y parvenir, ne devait-elle pas avoir traversé la moitié de la distance qui l'en sépare? Mais avant d'avoir franchi cette moitié, ne devait-elle pas avoir parcouru la moitié de la moitié, et ainsi de suite, à l'infini? Chaque fraction de millimètre en cache d'autres plus petites, mais non moins réelles. Comment venir à bout de cette infinité de distances en un temps fini?

Ah oui, décidément: voyager, et surtout commencer de voyager, c'est beaucoup plus mystérieux, beaucoup plus difficile qu'on ne pourrait croire. Lorsqu'on a, comme moi, la chance d'habiter cette modeste bourgade située à l'est de Lausanne, et qui s'appelle Pully, le mystère est plus singulier et plus palpable encore que partout ailleurs: Pully comporte deux gares ferroviaires, séparées par quelques centaines de mètres: Pully-Nord et Pully-Village. Deux gares, quand Lausanne, la capitale, n'en possède qu'une! Les stations de Pully-Nord et Pully-Village ne sont séparées que par quelques misérables centaines de mètres, sur deux lignes qui, à Lausanne même, donc tout à côté, se confondaient encore, et qui désormais divergent, d'une divergence infime, oui, et pourtant immense, abyssale, définitive.

Pully-Nord: une halte qui pourrait être en rase campagne, plus rudimentaire et plus éphémère, dirait-on, que celle des chemins de fer jadis construits à la conquête de l'Ouest américain. Or, si vous choisissez de prendre le train dans cette station-là, et non pas à Pully-Village ou Pully-Sud, votre décision, qui n'a l'air de rien, signifie tout. Définitivement, irrémédiablement, vous aurez choisi votre hémisphère: via Berne, Zurich, Hambourg, Helsinki, Moscou, vous aurez opté pour les brumes du Nord. Pour Goethe, Schiller, et Tolstoï, pour les Nibelungen, le Kalevala, la Vasaloppet, le knout et le samovar. En revanche, si dans un geste apparemment sans conséquence majeure, vous tournez le dos à Pully-Nord, et que vous empruntez un petit chemin bien abrupt, sur deux ou trois cents mètres, au milieu de quelques villas bénignes, pour vous embarquer de préférence à la station de Pully-Village ou Pully-Sud, eh bien, vous aurez choisi Vevey, donc Montreux, donc Milan, donc Rome, donc la Sicile et donc l'Afrique: vous vous serez décidé pour l'hémisphère sud. Pour la Sixtine et la grappa, les pins toscans et les nus de Botticelli; pour Syracuse et pour le masque de Toutankhamon.

En cinq minutes, par le chemin vaguement labyrinthique et buissonnier qui permet de circuler, à pied, d'une gare à l'autre, vous aurez glissé d'un monde à son contraire. Tel est donc Pully: le lieu du premier pas qui coûte, le lieu de la décision suprême: voulez-vous la Méditerranée, le soleil et les olives, le temple de Paestum et ses lauriers-roses, le khamsin et les sculptures méroïtiques? Allez à Pully-Village. Voulez-vous la Germanie, le gothique, les rennes et les châteaux de glace, voulez-vous Kierkegaard, Hegel ou Sibelius? Embarquez à Pully-Nord. [...]

Un Parisien, lisant ces lignes, haussera peut-être les épaules: sa situation n'est-elle pas identique à celle que je décris ici? S'il part pour Bruxelles, ne doit-il pas choisir la gare du Nord; pour Orléans, la gare d'Austerlitz; et pour Lausanne (donc pour les deux Pully), la gare de Lyon? Ah non, tout de même, gardons le sens des proportions! Plusieurs gares dans une ville de plusieurs millions d'habitants? La belle affaire! C'est la moindre des choses, la plus banale, et la moins significative. Paris n'en est d'ailleurs qu'un exemple entre

cent. Mais deux gares dans un seul village, deux gares décisives, deux gares métaphysiques, deux gares qui desservent deux mondes!

D'ailleurs, soyons honnêtes: Paris, avec toute sa grandeur et toutes ses merveilles, n'a rien d'un centre du monde, ni même d'un centre de l'Europe. Paris, c'est Paris: ni le nord ni le sud, ni l'est ni l'ouest. Ni le pressentiment des glaces, ni celui des Tropiques. Mais Pully-les-deux-gares! Pully, le lieu du monde où coexistent (presque) les chênes et les palmiers, les saxifrages et les bougainvillées, l'amour de Wagner et celui de Verdi, le dessin nordique et la couleur méridionale, le frisson de la neige et celui de la chair! Le voilà, sans erreur possible, ce milieu du monde que d'aucuns prétendent encore situer à plusieurs kilomètres de là, sur la ligne de partage des eaux balançant entre Rhône et Rhin. Le partage des eaux? Et le partage des beautés, des pensées et des créations, des climats et des passions?

Pully-Nord ou Pully-Village? Mais c'est un concentré de la Suisse tout entière, un symbole de notre âme, à nous, ses habitants, pétris du Nord et du Sud, Latins tempérés et Germains réchauffés, occupés de parole austère, hantés d'images sensuelles, nourris de la Bible protestante, abreuvés d'Antiquité païenne. C'est nous, abstraits mais intuitifs, réfléchis mais spontanés, épris de logique et fervents du songe; c'est nous, pris entre verbe et chant, entre Réforme et Renaissance, entre amour et vérité, entre joie de vivre et rigueur de penser. Si nous cessions d'hésiter entre Pully-Nord et Pully-Village, nous ne serions plus nous-mêmes, stupéfaits de nos propres richesses, étonnés de comprendre si bien le Nord, d'aimer si fort le Sud!

Mais c'est aussi pourquoi le premier pas du voyage nous est si mystérieux, si difficile: en nous décidant pour l'une des deux hémisphères, nous nous décidons contre l'autre, et notre vraie fidélité nous oblige à ne jamais choisir sans retour. Notre vraie fidélité, c'est la mémoire et l'alternance. A Pully-les-deux-gares, nous éprouvons à chaque fois le mystère du voyage et la douleur du choix. Nous savons que partir, c'est mourir un peu, ou plutôt laisser mourir tous les lieux qu'on n'aura pas choisis. C'est pourquoi nous parcourons si souvent, de haut en bas, de bas en haut, le petit raidillon qui sépare nos deux gares intérieures. Et si nous ne restons pas à quai, si nous

cédons parfois aux charmes du Nord, parfois aux sirènes du Sud,
c'est avec le violent désir de tout aimer, la ferme intention de ne rien
oublier.

Etienne BARILIER

Land in Sicht
ein postagrarer Kartengruss

Ich sitze gerade auf der grössten Alpweide weit und breit, die Kühe – achthundertvierzehn an der Zahl – sind rechtzeitig an Land gegangen und grasen jetzt bis in den Herbst hinein mitten in der Stadt Zürich. Die Viehtreiber – die um Standortattraktivität bemühten Geschäftsleute der *Little Big City* –, haben drei Modelle ausführen lassen: Ein saturiert liegendes, ein auf allen Vieren stehendes wiederkäuendes und ein auf allen Vieren stehendes, sich zum Grasens anschickendes drittes. Keine scheissenden, pissenden, keine muhendenden, keine schwanzschwingenden, keine herumhopsenden, keine paarungswilligen und keine BSE-befallenen CH-Rinder; auch keine Kälber, die, vor lauter Selbstverliebtheit, den eigenen Dreck auf den Arschbacken mit sich herumtragen – sondern 814 buntbemalte, zu Werbeflächen instrumentalisierte Kunststofftiere, die bis zum Herbst eine Million Japaner und andere entzückte fotoapparatezückende Touristen von der Innerschweiz bis South Africa in die agrare Zürcher Innenstadt locken werden, so dass die auf Umsatz bedachte Lokalwirtschaft wieder ungeniert von Aufschwung reden und, als sei ein navigatorisches Wunder über die schwimmende Nation gekommen, per Bordmikrofon frohlocken darf: “Land in Sicht!”

So sind denn die Kühe, von einer Insel kommend, auf einer Insel an Land gegangen. Das einzige Glockengebimmel, das in der alpestran Metropole zu vernehmen ist, rührt von den vor Anker liegenden Jollen und Segelschiffen der seeanstössigen Binnenfahrer her, der Wind schlägt die Drahtseile der Segel gegen die Masten, es bimmelt weidgerecht, wenn man nurinhört und nicht gleichzeitig hinschaut und Augenzeuge eines Schaukelns wird, das – auch schon bei geringem Wellengang – zum Sinnbild einer auf das Neinsagen kaprizierten Gesellschaft wird. Ein Hin und Her, das dem Treten an Ort gleicht, das uns die 814 auf Stahlplatten eingeschraubten Kühe jetzt täglich vormachen.

Die Schweiz erobert sich selber. Sie geht bei sich selber an Land. Land in Sicht also, wo weit und breit keine Nation auszumachen ist. Der Patriotismus ist auf die plastifizierte Kuh gekommen. Als gälte es, sich vor dem eigenen Mist zu schützen. Eine verdauungsfreie schweigende Herde, von niemanden getrieben, da ein goldenes Kalb, dort eine zum Tortenstück umfunktionierte, von einer überdimensionierten Gabel aufgespiesste Sprüngli-Kuh usw.

So flaniere ich über die Weide und schreibe diese Postkarte von einer Insel, die vorgibt, Land zu entdecken. Und wenn es brennt, im Westen etwa, und der Wind die Feuersbrunst ins Landesinnere treibt, werden wir am Ostende einen Brand auslösen und dafür sorgen, dass die Riesenherde, auf nunmehr graslosem Boden, gerettet wird – und wir und die Kühe werden lange hinausschauen und spähen und darauf warten, bis jemand mit schwacher, ersterbender Stimme die erlösenden Worte verkündet: Land in Sicht!

Flurin SPESCHA

En attendant ma Suisse

Une Suisse, tout le monde a la sienne, vous n'avez qu'à voyager pour vous en apercevoir, oh, pas besoin d'aller très loin, une petite ligne frontière à franchir, n'importe laquelle, et voilà qu'on vous assène, dans un ordre variable, la ponctualité des trains, la qualité du chocolat (mais celui qui vient de Belgique est bien meilleur, surtout lorsqu'on préfère le noir), le Cervin, le château de Chillon, le fusil militaire sous le lit, les quatre langues parlées par tout un chacun, la lenteur proverbiale, la propreté des rues, et, en guise de piment destiné à relever la conversation, pour peu que votre interlocuteur soit d'humeur polémique, la scandaleuse richesse des banques, "pas d'argent pas de Suisses", les accusations portées très lucidement par Jean Ziegler, l'affaire des fiches et les tares de la neutralité. Les autres, ils y croient *mordicus*, à cette Suisse-là – au même titre que nous, nous sommes persuadés que les Portugais mangent quotidiennement de la morue, que les Espagnols sont les plus fiers et les plus cruels, d'ailleurs il suffit de penser à la corrida, que les Anglaises sont rousses, et que plus chauvin qu'un Français, on ne trouve pas. J'aurais voulu aujourd'hui profiter des anniversaires, des discours, des réflexions des cerveaux helvétiques, et me joindre à ceux qui rectifient ce tableau, le confrontent à la réalité des faits, développent un autre point de vue – mais soudain, c'était si fastidieux, et cette impression de remplacer un bric-à-brac par un autre, clichés d'exportation contre images soigneusement sélectionnées, non, décidément, je n'avais pas le cœur à cela. La veine nostalgique, j'ai aussi essayé, il y avait tout un tiroir de documents sur la Suisse du siècle dernier – non pas le pays réel, bien entendu, avec des enfants de miséreux vendant leurs bouquets de rhododendrons sur le chemin du Laubhorn, avec les dentellières travaillant jusqu'à pas d'heure dans une pièce sombre de la ferme familiale du Toggenburg, avec l'exode des campagnards vers les villes du Plateau et les départs périlleux pour d'autres mondes souvent tout aussi inhospitaliers; pas ce pays-là, mais

le pays idéal, celui qui a aboli les frontières intérieures et les péages, qui a accueilli des réfugiés polonais et des irrédentistes d'Italie et d'ailleurs, qui a osé se doter d'une constitution avant-gardiste, qui s'est imaginé comme un creuset des cultures européennes, et quelques-uns y ont cru. Mais de ce marché-là, en fin de compte, je suis également sorti bredouille; pour peu que ça continue, il ne me restera plus qu'à aller m'acheter un t-shirt de Ben, noir avec "La Suisse n'existe pas" écrit tout gros dessus, le problème c'est que cet article se vend surtout à l'étranger, à Paris, par exemple, mais qu'à cela ne tienne, je suis prêt à faire le trajet et même à essayer quelques moqueries sur l'accent confédéré pour entrer en possession de ce trophée par lequel je manifesterai enfin mon attachement à mon pays. Oui, vous avez raison, c'est un peu paradoxal, mais j'ai le soupçon que chez nous, le paradoxe est constitutif, et que si on nous l'enlevait, tout s'écroulerait, laissez-moi donc procéder comme je l'entends. A la fin de cette année 1998, après qu'il aura subi plusieurs lavages qui l'auront décoloré, et vu que les célébrations ne seront plus de mise, je recyclerai le t-shirt et j'en ferai un pyjama. J'aurai alors accès à une Suisse où il y aurait un ministère de la culture, où les Romands cesseraient de parler d'Europe et d'ouverture en refusant de savoir ce qui se passe en Suisse allemande, où la Lega dei Ticinesi et les "Démocrates Suisses" (!) auraient disparu, où la presse tessinoise et romande ressemblerait à la presse alémanique, où on aurait introduit l'assurance-maternité, où il existerait des échanges littéraires, où on se souviendrait du passé, où on n'aurait plus de motifs de honte, où les gens sauraient qu'ils sont comme les autres, exactement, ni mieux, ni pire... et si j'ai déjà tous ces rêves en tête, qu'est-ce que ça va être avec mon futur habit de nuit, j'ose à peine l'imaginer!

Daniel MAGGETTI

Cartes postales d'écrivains suisses
Notice bio-bibliographique

Giovanni Orelli est né en 1928 au Tessin. Romancier et poète. Prix Gottfried Keller 1997. Ses romans *L'anno della valanga* (1965), *La Festa del ringraziamento* (1972), *Il giuoco del monopoly* (1980), *Il sogno di Walacek* (1991) et *Il Treno delle Italiane* (1995) ont tous été traduits en français.

Hugo Loetscher, né en 1929 à Zurich, où il habite. Docteur en sciences politiques, romancier, essayiste, journaliste, il a publié une œuvre abondante. *Abwässer* (1963) et *Der Immune* (1975) ont été traduits en français ainsi qu'un recueil de courts textes intitulé *Si Dieu était suisse*.

Monique Laederach, née en 1938 dans le canton de Neuchâtel, où elle habite. A publié plusieurs recueils de poèmes dont *Jusqu'à ce que l'été devienne une chambre* (1978) et des romans, dont *La Femme séparée* (1982), *Trop petits pour Dieu* (1986) et *Noces de Cana* (1996).

Claude Delarue, né à Genève en 1944, habite à Paris. Son œuvre comporte une quinzaine d'ouvrages, romans et essais. Citons *La Mosaïque* (1986, Prix Dentan), *L'Opéra de brousse* (1976, Prix Schiller) et *La Faiblesse de Dieu* (1995).

Daniel de Roulet, né en 1944, informaticien de formation. A publié plusieurs romans, dont *Virtuellement vôtre* (1994, Prix Dentan), *La Ligne bleue* (1995) et *Bleu siècle* (1996).

Iso Camartin, né à Disentis en 1944. Professeur de langue et de culture romanche à l'Université de Zurich et à l'École polytechnique fédérale de 1985 à 1997. A publié de nombreux essais traduits en français. *Rien que des mots? Plaidoyer pour les langues mineures* (1986, Prix Charles Veillon), *Sils-Maria ou le Toit de l'Europe* (1996).

Etienne Barilier, né en 1947 à Payerne, est l'un des auteurs les plus importants de sa génération, avec une trentaine d'ouvrages à son actif, romans, essais, traductions. Citons *Le Chien Tristan* (1977, Prix Rambert), *Le Dixième Ciel* (1986), *Contre l'obscurantisme. Eloge du progrès* (1995, Prix Charles Veillon).

Flurin Spescha, né en 1958 dans les Grisons romanches. A publié en allemand un roman remarqué *Das Gewicht der Hügel* (1986) et d'autres textes en romanche dont *Fieu e flomma* (1993), *Ceremonies* (1996).

Daniel Maggetti, né en 1961 au Tessin. Docteur ès lettres, auteur d'une thèse remarquée intitulée *L'Invention de la littérature romande* (1994) et romancier. Prix Dentan 1998 pour *Chambre 112*.